

Machiavel : L'absurde comme principe moteur de l'acte politique

Déceler l'absurde chez un auteur renaissant comme Machiavel est certainement anachronique mais ne se révèle pourtant pas hors de propos. En effet, dans ses écrits principaux comme *Le prince* ou *Les Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel fait part de son inquiétude extrême et typiquement politique à propos de la conservation fragile et difficile du pouvoir. Etablir une république ou une monarchie durable est une chose peu aisée, selon Machiavel, aussi bien à cause de l'instabilité de l'environnement que de la contingence extrême des événements. Le monde se montre propice aux désastres et l'histoire que Machiavel utilise beaucoup au travers d'exemple précis ne fait que trop souvent les illustrer. Dès lors, même si Machiavel ne parle jamais explicitement d'absurde dans son œuvre, il est toutefois possible d'émettre l'hypothèse qu'il puisse concevoir l'absurde comme le sentiment sourd et intime du chaos régissant l'univers. L'absurde Machiavélien serait donc peut-être cette conscience d'une contingence radicale des choses. Ainsi, Machiavel emploie régulièrement le terme de « fortune » pour qualifier le hasard fondamental que doivent tenter de déjouer les princes et les régnants. Dès lors, cette « fortune » Machiavélienne ne serait-elle pas plus ou moins identique à « l'absurde » des futures philosophies existentialistes ? En outre, en quoi la fortune, de la même manière que l'absurde de Sartre et Camus, parvient-elle à donner naissance à une pathologie sur le temps ? Par ailleurs, la fortune n'est-elle pas finalement le motif indispensable de toute conscience politique rationnelle ? Au delà du cynisme apparent de Machiavel, ne trouverait-on pas un autre Machiavel plus moral et attaché au bon fonctionnement de l'ordre social ?

1) L'absurde, chez Machiavel, c'est d'abord des exemples formels de faits politiques quotidiens, qu'il a tendance à élever comme paradigme dans le Prince (cf. César Borgia). Seulement, on constate que ces exemples sont d'abord et avant tout des faits d'armes décisifs durant des périodes de tensions et de conflits. Il semble donc au premier abord que c'est la guerre qui incarne le mieux l'absurde chez Machiavel puisque la guerre représente vraiment le moment clé où l'existence finit par se retrouver face à ses craintes les plus obscures et où tout ce qui semblait lointain et improbable finit par se réaliser. On peut noter ici que *Le mythe de Sisyphe* est paru en 1942, au beau milieu de la seconde guerre mondiale. Or que peut-il y avoir de plus évident que l'absurdité de la guerre pour opposer le plus brutal démenti à l'idée d'un univers rationnel et gouverné par le divin ? En fait, l'absurde s'immisce clairement dans l'existence en temps de guerre car cette dernière mène inévitablement l'individu vers un pinacle d'absurdité qu'il est parfois même difficile d'envisager. L'absurde devient évident en temps de guerre car il est d'abord et avant tout le sentiment exacerbé du désastre ! Or, si il faut se préparer en permanence à la guerre pour Machiavel, c'est bien parce que le désastre et l'absurde se trouvent dissimulés derrière chaque chose. Dès lors, être efféminé, pour Machiavel, c'est croire en la paix, et être virile, c'est véritablement se préparer en permanence à la guerre. Machiavel prône le retour à l'excellence des anciens, et à une *virtu* qui n'est pas forcément morale comme le montre le fameux exemple de César Borgia (le duc de Valentinois), un criminel qui parvient à la monarchie par sa vertu et par son bon usage des cruautés. L'exemple de Remirro de Orco, délégué aux basses œuvres belliqueux du Duc de Valentinois, est sidérant de « monstruosité utile » puisque César Borgia, après lui avoir donné les pleins pouvoirs et s'être servi de lui, le fit exécuter sur la place publique dans la barbarie la plus extrême puisqu'il le trancha en deux¹ ! Uniquement pour regagner la confiance de son

¹ Machiavel, *Le Prince*, Chapitre 7, *Des monarchies nouvelles*, P 46-47, Pocket, Paris, 1987.

peuple qui risquait de le renverser ! Pour Machiavel, César Borgia est un des rares cas où l'homme parvient par son *ethos*, par son caractère à faire plier les choses à son avantage. L'éthique se distingue clairement de la politique. Ce sont deux concepts extrêmement éloignés qui ne peuvent se rejoindre que dans une optique trouble et sournoise. Comme les Sophistes et Thucydide avant lui, Machiavel est un penseur qui refuse le merveilleux et qui estime que les causes des faits résident principalement dans les intérêts et les passions. Pour Machiavel, comme plus tard pour Hobbes, l'homme est profondément mauvais². Ceux qui prétendent le contraire, les Chrétiens principalement, sont dans l'optique Machiavélienne non seulement des imposteurs mais surtout des utopistes. Selon Machiavel, la politique doit toujours se fonder à partir de la vérité effective, laquelle n'est autre qu'un gigantesque magma de non-sens et de hasard et parfois de cruauté et de souffrance. « *Celui qui établit une dictature et ne tue pas Brutus, ou celui qui fonde une république et ne tue pas les fils de Brutus, celui-là ne règnera que peu de temps* »³. La *virtu* dont parle Machiavel désigne avant tout un caractère et une virilité exceptionnelle dont seuls quelques hommes sont pourvus. La *virtu* Machiavélienne est ce qui fait le héros, qui ne se traduit pas autrement que comme l'homme qui parvient à s'arracher des forces irrationnelles du destin, ne serait-ce que d'une manière éphémère et par n'importe quel moyen mis à sa disposition, même le plus abject. D'une certaine manière, se préparer au pire de la guerre pour Machiavel, c'est tenter de faire face à l'absurde, de s'y habituer concrètement, pour que si il arrive vraiment, on puisse au mieux le dompter et le faire plier à nos convenances. Pour Machiavel, la guerre ne doit pas être inattendue comme ce que l'on peut entendre dans la célèbre formule de Virginia Woolf : « *Puis soudain, comme une crevasse dans une route lisse, la guerre survint* »⁴. Il faut bien au contraire concevoir la guerre et le chaos comme les faits les plus naturels et finalement comme les choses les plus attendues et évidentes du monde. Allons même plus loin : Pour Machiavel, les temps de paix n'existent pas vraiment car l'homme se trouve dans une lutte permanente des désirs. Dés lors, si il y a bien un art qui permet de juguler l'absurde d'une situation de « guerre » (pris dans un sens large de chaos), c'est bien la politique. En fait, pour Machiavel, la quintessence de l'art politique se trouve dans « la guerre » puisque les conflits sont les conditions explicites que tente de contrer un gouvernement (alors même qu'il les utilise pour s'établir). L'absurde, personnifié par la Guerre, est donc tout à la fois aussi contraignant que bénéfique car il permet autant l'avènement d'un pouvoir que son déclin. Toutefois Machiavel n'en reste pas uniquement au simple problème de la guerre. Pour lui, ce qui constitue l'essence même du chaos, la figure extrême de la contingence, se trouve d'avantage dans ce qu'il appelle la « fortune ».

b) En effet, la guerre pour Machiavel n'est qu'un cas typique de ce qu'englobe plus largement le fortune. Une chose est sûre : Guerre et fortune sont inévitables mais c'est la fortune qui gouverne tout. Or, si la fortune gouverne tout, on peut dire qu'il existe une substance chez Machiavel. Seulement, cette substance n'est autre que la fortune ! D'où une contradiction immense ! En effet, la seule chose qui est stable chez Machiavel, c'est l'instabilité ! Le fondement du monde Machiavélien s'incarne dans le chaos d'un déploiement innombrable d'existences et de possibles. L'absurde ne se définit alors pas comme un monde privé de sens mais bien plutôt comme un monde « noyé » sous un « trop plein » de sens. Cette

² « *Que les hommes sont rarement tout bons ou tout mauvais* ».

Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre 1, chapitre 23, Gallimard, Paris.

« *On peut dire des hommes généralement ceci : qu'ils sont ingrats, changeants, simulateurs et dissimulateurs, lâches devant les dangers, avides de profit* ».

Machiavel, *Le Prince*, p 85, chapitre 17, *De la cruauté et de la pitié*, Pocket, Paris.

³ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Gallimard, Paris.

⁴ Virginia Woolf, *L'art du roman*, Seuil, 1962.

conception de l'absurde chez Machiavel rejoindrait donc directement celle de Sartre dans *La Nausée* où le héros, Antoine Roquentin, se trouve rapidement pris dans le tournoiement dû à la prise de conscience de l'impétuosité vertigineuse et proliférante de l'existence. Dans un premier temps, l'absurde, chez Machiavel est donc bien plus fort qu'un simple sentiment. La fortune tient d'avantage d'une force cosmique, d'un élan vital, que d'une émotion individuelle. Seulement, pour le politique la fortune doit être une émotion individuelle de premier ordre car elle est au cœur même des enjeux du pouvoir. Il est possible de résister à la fortune. Ne serait-ce que pendant une certaine durée. Il est donc possible de momentanément y résister. César Borgia a réussi à déjouer la fortune pendant un temps mais elle est tout de même parvenue à le rattraper lorsqu'il a commis l'erreur d'élire un pape à qui il avait nui. L'absurde a donc toujours le dernier mot même pour l'homme qui possède le plus de *virtu* et d'*ethos*. Le plus grand *Condottiere*, lui-même, reste un homme qui ne peut pas transcender sa nature et celle du monde indéfiniment. Machiavel fait donc preuve d'un certain fatalisme puisque pour lui, tout se finit tragiquement. Les choses se terminent toujours mal lorsque la fortune fait de nous ses esclaves. Finalement, la fortune Machiavélique évoque l'absurde classique qu'incarne le mythe de Sisyphe. En effet, même si nous arrivons, à force de travail et d'effort, à hisser le rocher au sommet de la montagne, alors la maladie ou la guerre, le fait obligatoirement retomber, et de toute manière, cela finit par la mort. Les hommes sont faillibles chez Machiavel. Tout est voué à disparaître dans l'univers Machiavélique. Il faut savoir accepter le caractère vacillant de la vie et s'adonner aux choses avec prudence. La prudence représente finalement la seule logique d'un monde gouverné par la fortune. Toutefois, cette logique prudentielle peut elle-même être mise en branle par la caractéristique chaotique d'un monde gouverné par le hasard. En d'autres termes, dans un monde où domine la fortune, même la prudence n'est pas parfaitement infaillible. La prudence elle-même, ne garantit pas toujours la stabilité, et la sécurité qui en découle. Même les Princes sont choses fragiles, et la vertu de César Borgia le mène à la chute comme les autres. Face à la fortune, à plus ou moins long terme, même la vertu demeure impuissante. Le dynamisme de la nature rend l'efficacité humaine ponctuelle et fugitive. En fait, le monde et les actions humaines sont instables car la force active de la fortune fait surgir indéfiniment le hasard et l'accidentel. La fortune Machiavélique fait penser à cette phrase de Shakespeare prononcée par le fourbe Iago dans *Othello* : « *Il y a dans la matrice du temps bien des événements qui attendent la minute de venir au monde* »⁵. Des événements aussi bons que mauvais ! Quoi qu'il en soit, il est possible pour l'homme qui s'y prépare de lutter efficacement contre la fortune pour la faire tourner à son avantage. Toutefois, cela n'a rien de nécessairement efficace. L'acte essayant de faire tourner la fortune à ses avantages repose sur une contingence qui ne peut assurer pleinement le succès de ses efforts. Cela dit, pour Machiavel, l'acte est toujours préférable à la passivité molle de l'attente, car la première solution peut dans les cas où l'occasion favorable se présente, faire tourner les choses à notre avantage.

2) D'une franchise absolue, la formule de l'évêque Dietrich Von Nehmen cristalliserait la pensée de Machiavel quant à la nécessité de conserver coûte que coûte l'unité d'une nation.

« *Lorsque son existence est menacée, l'église est dispensée des commandements de la morale. L'unité comme but sanctifie tous les moyens, l'astuce, la trahison, la violence, la simonie, l'emprisonnement, et la mort. Car tout ordre existe pour les fins de la communauté, et l'individu doit être sacrifié au bien général* »⁶. Il y a dans ce texte, des échos évidents avec la posture Machiavélique. En effet, Machiavel cherche à tout prix l'unité politique autour

⁵ W. Shakespeare, *Othello*, p 40, Gallimard, Paris, 1943.

⁶ Dietrich Von Niehmen, évêque de Verden, *De Schismati Libri 3*, 1411.

d'un Prince possédant suffisamment de stature pour imposer l'ordre et le respect. D'ailleurs, le dernier chapitre du Prince n'est autre qu'un appel à réunifier l'Italie envahie par les barbares ! En effet, le chapitre 26 du Prince s'adresse plus ou moins explicitement à Laurent de Médicis afin de le faire agir et de permettre à l'Italie de s'affranchir du joug des Allemands, des Français et des Espagnols. C'est une exhortation à libérer l'Italie.

Ainsi, l'acte politique ne peut avoir lieu et ne peut être motivé que par une crainte et une peur viscérale de l'absurde, du hasard absolu et de la fortune qui gouverne la nature. La politique a pour but d'unir des communauté que le chaos a tendance à disperser. L'absurde finalement, c'est donc l'envers obligatoire de la politique. Obligatoire car moteur de la politique. Privé d'absurde, l'acte politique n'a plus lieu d'être. En effet, ce qui fait tout l'enjeu de l'effort politique vient de la possibilité de garantir une certaine stabilité par dessus le chaos originel. L'absurde et la fortune sont donc les principes moteurs de l'acte politique. Découvrir l'absurde, c'est découvrir un monde sans centre. Or, l'impératif de la politique, son but, se trouve justement dans l'élaboration d'un centre plus ou moins durable et solide. La façon de penser Machiavéenne n'est pas vraiment celle d'un philosophe axé uniquement sur les concepts et les pures théories mais bien plutôt celle d'un homme d'action. On peut dire de Machiavel qu'il recherche le principe moteur qui sous tend tout acte politique et ce qui le caractérise vient de sa volonté pugnace à déceler la vérité effective des choses. Machiavel demeure donc un penseur de l'immanent et de l'acte. On n'a qu'une seule vie, qu'il faut à tout prix tenter de réussir. En outre, l'absurde, bien souvent, amène à ne plus croire en la consistance des êtres et fait sombrer l'individu dans la mélancolie ou plus grave encore dans la nausée. Pour autant, il ne mène pas forcément à une passivité morbide et vers l'isolement. Au contraire, la découverte de la fortune et donc de l'absurde chez Machiavel, cristallise la nécessité d'agir et de vivre à tout prix. L'acte y est donc de première importance. Comme chez Machiavel, pour Camus, les hommes qui mènent le mieux leurs existences sont ceux qui agissent. Tel est le docteur Rieux, le narrateur dans *La peste*, qui, sans même penser au danger, soigne ses malades, sans peur. Rieux est athée. Au père Paneloux qui croit la peste envoyée par Dieu pour châtier une ville de pêcheurs, et qui ne pense qu'à sauver ceux-ci par le repentir, Rieux répond : « *Le salut de l'homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord.*⁷ » Pour lui, c'est une question de métier bien fait. « *Il ne s'agit pas d'héroïsme dans tout cela. Il s'agit d'honnêteté.*⁸ » Machiavel fait de son prince un homme en proie à l'absurde qui doit faire de son mieux ce qu'il doit faire, là où la fortune la jeté. Le rapprochement entre Camus et Machiavel se révèle parfois troublant. Comme, par exemple, dans la conclusion de *L'homme révolté*. En effet, Camus en louant et en exigeant la mesure au sein de l'action n'oriente-il pas son discours vers un horizon politique proche de celui de Machiavel ? En effet, pour Camus, comme pour Machiavel, il faut agir au niveau et à l'échelle de l'homme, en d'autre terme avec des moyens limités et dans l'urgence d'une vie irréversible. L'Europe de Camus déchirée par la Guerre a besoin de travail et d'intelligence. « *La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent* »⁹. Or, seul l'amour peut permettre à l'individu de se donner entièrement. L'amour, voilà le plus grand remède face à l'absurde. L'amour même de l'absurde et d'une vie entièrement gouverné par le hasard et permettant l'action ! Finalement, l'absurde ne permet-il pas de découvrir derrière la sulfureuse caricature Machiavélique, un Machiavel moraliste, angoissé par le temps qui passe et par la contingence, mais aussi en même temps amoureux de la vie ?

⁷ A. Camus, *La peste*, Gallimard, Paris.

⁸ A. Camus, *La peste*, Gallimard, Paris.

⁹ A. Camus, *L'homme révolté*, p 365, Gallimard, Paris, 1951.

b) La fortune, tout comme l'absurde est une chose aussi néfaste que bénéfique. Par moment Machiavel n'emploie plus le terme de « fortune » mais celui d'« occasion ». L'occasion incarne le moment opportun où l'individu peut saisir ses chances et parvenir à ses fins. L'occasion est donc ce moment où la fortune se montre ponctuellement favorable.

On peut donc furtivement saisir l'occasion pour maîtriser la fortune et la faire obéir. Machiavel va même jusqu'à comparer la fortune à une femme à la fin du chapitre 25 du *Prince* : « *Je pense assurément ceci : qu'il vaut mieux être impétueux que circonspect, car la fortune est femme ; et il est nécessaire, si on veut la soumettre, de la battre et de la frapper. Et l'on voit qu'elle se laisse toujours d'avantage vaincre par ces derniers que par ceux qui procèdent avec froideur. C'est pourquoi, toujours, étant femme, elle est l'amie des jeunes gens, parce qu'ils sont moins circonspects, plus violents, et la commandent avec plus d'audace* ». Dés lors, chez Machiavel, la prudence n'est pas nécessairement une bonne chose dans les tentatives humaines visant à domestiquer la fortune. Mais pourquoi ? Probablement parce que la prudence ne possédera jamais suffisamment d'audace, parce qu'elle est trop cérébrale, trop raisonnée. D'une certaine manière, l'homme doit s'approcher de l'impétuosité de la nature car c'est ainsi qu'il parviendra à vaincre la fortune. La violence nécessaire pour vaincre la fortune ou l'absurde, ne se trouvera rarement dans la raison ou dans la réflexion. Le savoir et la sagesse sont toujours dépassés par l'impétuosité de la nature. Idéalement, l'homme doit agir dans l'instant et ne pas procéder par calcul, car selon Machiavel, « *quand il est temps d'en venir à l'impétuosité* » propre à la fortune et à la nature, l'homme circonspect n'y arrive pas et s'écroule. Il faut savoir changer sa façon de procéder dans l'instant, et cela chez Machiavel, n'est une chose possible que pour ceux qui parviennent à se placer immédiatement dans le mouvement des choses. En d'autres termes, seules les jeunes gens fougues parviennent à égaler l'impétuosité propre à la nature, et c'est ainsi qu'ils réussissent à commander la fortune. Finalement, l'homme doit se montrer impulsif et animal face à la fortune et se rapprocher le plus qu'il peut de la sauvagerie même de la nature. En fait, si Machiavel estime que la fortune est comparable à une femme qui ne se laisserait soumettre que par la violence et l'audace des jeunes gens, c'est probablement parce que pour se placer dans le mouvement des choses qu'impose la fortune, l'action la plus pure et la plus efficace ne peut être que celle qui est dominée par la pulsion. La pulsion, étant instinct immédiat, se trouve comparable à une action placée dans le mouvement impétueux de la nature. Ainsi, la seule action efficace ne peut provenir que de la sauvagerie des pulsions et non de la sagesse ou du savoir.

Finalement, l'*occasion*, ce fait heureux de la *fortune* qu'il s'agit de ne pas rater chez Machiavel, ressemble dans l'absurde, au *sentiment d'aventure* par rapport à la *nausée* chez Sartre. En d'autres termes, l'absurde, comme la fortune, ne disparaît jamais, mais peut en revanche aussi bien être vécu dans la joie inspirée par le sentiment d'aventure que dans l'amertume pesante propre à la nausée. Pour schématiser l'absurde, en donner une image simplifiée, Camus a donné le visage de Sisyphe et de son rocher retombant sans cesse au bas de la montagne. Machiavel, lui, ne parle pas encore d'*absurde* mais de *fortune*, et l'on sait qu'il existe une allégorie qui n'est autre que l'image classique de la roue qui porte au sommet, des hommes qui vont redescendre en catastrophe. Donc, entre le mythe de Sisyphe représentant l'absurde et la roue d'Ixion censée symboliser la fortune, il n'y a finalement aucune différence ! Leur sens est identique ! Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs puisque absurde et fortune sont une seule et même chose ! En d'autres termes, absurde et fortune incarnent l'essence même de la condition humaine, qui a ses moments d'ascension, de bonheur et de gloire puis qui retombent inévitablement vers le doute et le malheur.

L'absurde, comme la fortune, a ses moments où l'homme, galvanisé par les occasions favorables de la vie qui lui font ressentir des sentiments d'aventure, se retrouve parfaitement heureux de se trouver à la bonne place et dans la situation qui lui sied le mieux.

Malheureusement, il y a aussi la phase descendante de l'absurde et de la fortune où l'homme doit affronter le malheur et la nausée d'une existence qui ne lui convient plus, parce que n'ayant plus de substance pris dans un sens ontologique. Le monde absurde se substantialise et se désubstantialise tour à tour, de manière cyclique et naturelle. L'absurde n'est finalement rien d'autre que la définition ultime de la vie humaine dans le monde, ce schème dense où bonheur et malheur s'interpénètrent ponctuellement. La vie est absurde ! Cela n'a rien d'un anathème ou d'un appel de détresse. Seulement, le fait d'une observation brute et honnête d'une existence vouée à la disparition irrémédiable ! Une observation faite aussi bien par un Machiavel que par un Camus ! On peut prendre Machiavel pour un cynique, ou pour un cruel mais en réalité, c'est son honnêteté qui nous choque. Machiavel admet la bêtise, la corruption et la nécessité de l'utiliser en certaines occasions et cela n'a rien de scandaleux puisque souvent chez lui, seul le politiquement incorrect mène sur la voie du politiquement correct. La fortune, comme l'absurde, a donc deux visages, celui de la bonne fortune et celui de la mauvaise fortune.

a) Hannah Arendt déclare à la p 142 de *La condition de l'homme moderne* que « *La vie est un processus qui partout épuise la durabilité, qui l'use, la fait disparaître, jusqu'à ce que la matière morte, résultante de petits cycles vitaux individuels, retourne à l'immense cycle universel de la nature, dans lequel il n'y a ni commencement ni fin, où toutes choses se répètent dans un balancement immuable, immortel* »¹⁰. Bien sûr, avant Hannah Arendt, chez Machiavel se trouve déjà cette idée d'épuisement de la durée, et de dégradation. Tout être même collectif comme un état, suit un cycle biologique de naissance, croissance et vieillissement. Machiavel le dit clairement : « *Rien n'est si constant que cette vérité : que tout ce qui existe dans ce monde à un terme et des bornes à sa durée* »¹¹. Tout est voué à la destruction et à la disparition. Le devenir emporte tout. Sans le dire explicitement, Machiavel parle donc toujours du néant qui se dissimule derrière le décor de nos vies. Il est donc possible de considérer Machiavel comme l'un des premiers existentialistes, ou du moins comme un « proto-existentialiste » car l'homme ne pouvant être que ce que l'occasion lui propose, seule l'existence sera à même de lui conférer une essence.

Dés lors, l'absurde, chez Machiavel, mais aussi d'une manière générale, s'apparente à une maladie du temps. D'ailleurs, si il y a bien une obsession qui ne doit jamais se défaire du Prince, c'est bien celle de la fortune et de l'occasion, qui ne peuvent se manifester que temporellement, à un moment donné dans le temps. Comme l'absurde ou la fortune, le temps peut donc aussi bien être l'ami que l'ennemi du Prince.

D'une certaine manière, on peut donc dire qu'une méditation sur le temps court dans l'œuvre de Machiavel et dans le Prince notamment où l'on décèle un effort pour contrôler l'instabilité du temps, pour résorber le chaos des événements en un faisceau de causalités logiques. En effet, c'est en accompagnant l'aléatoire et en le comprenant qu'il sera alors possible pour le Prince d'espérer se maintenir au pouvoir, notamment grâce à sa vaillance consistant à se préparer en permanence aux désastres. La métaphore des digues dans le chapitre 25 du prince se veut édifiante. En effet, Machiavel compare la fortune à un fleuve provoquant les désastres lorsqu'il déborde et auquel il faut se préparer en établissant des digues durant les moments de paix. L'histoire ne se répète jamais vraiment, le temps est linéaire et c'est en quoi l'homme politique, pour Machiavel, se doit de comprendre l'ordre des variations ou plutôt le chaos derrière l'ordre apparent. La politique de Machiavel montre clairement que l'on ne domine

¹⁰ H. Arendt, *La condition de l'homme moderne*, p 142, Garnier-Flammarion, Paris.

¹¹ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live, Veut-on qu'une religion ou une république durent longtemps, il faut les ramener souvent à leurs principes*, Livre 3, chapitre 1, Gallimard, Paris.

qu'un moment les choses et que tout est éphémère. Le bonheur ne dure qu'un temps. Comme le dit Camus, à la fin de *L'homme révolté* : « Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront »¹². Il est possible de faire reculer le malheur même si il est impossible de le faire disparaître. Mais n'est ce pas ce qui est à l'œuvre dans l'ombre de toute la démarche politique Machiavélienne ? Quoi que l'on fasse, le malheur ne peut disparaître de nos vies. Il en est une composante essentielle qu'il faut tenter de diminuer toujours un peu plus.

b) Machiavel affirme au chapitre 1 du Livre 3 des *Discours* que « Les corps les mieux constitués et qui ont une plus longue durée sont : ou ceux qui renferment dans leurs institutions mêmes les moyens de se renouveler souvent, ou ceux qui arrivent à ce renouvellement par des accidents, des moyens étrangers et pris hors de leur constitution. [...] Il faut donc que les principes des religions, des républiques, ou des monarchies aient en eux-mêmes une force, une vie qui leur rendent leur premier éclat, leur première vigueur ; et comme ce principe s'use et s'affaiblit par le temps, il faut nécessairement qu'il succombe si son action n'est souvent ranimée »¹³. Machiavel va donc plus loin avec l'idée qu'il est possible de lutter contre la dégradation et la décadence, non plus seulement d'un individu mais d'un gouvernement, en essayant (sans trop d'illusion toutefois) de lutter contre ce processus naturel, par retour au départ. En d'autres termes, Machiavel estime qu'il est possible de faire renaître ce qui est déjà né. Le renouvellement, le changement permet parfois la renaissance, pris dans un sens ontologique fort, c'est à dire comme un processus de resubstantialisation de l'univers, comme une refondation de sens. En cela, on peut probablement dire que Machiavel applique à l'état ce que l'imagination de son temps tente d'appliquer à l'ensemble de sa civilisation par la Renaissance, pris dans un sens historique. Faire revivre en soi un sentiment perdu, l'espoir principalement, voilà ce qu'entend Machiavel par renaissance. C'est le renouvellement d'un gouvernement qui permet de dissiper l'ennui et de mettre en branle les mentalités assoupies. Comme le dit Machiavel, il faut donc qu'un gouvernement se métamorphose souvent pour qu'il ait une réelle efficacité sur le peuple qu'il dirige. En effet, par ce processus, le gouvernement fait clairement sentir son importance et son existence. Le gouvernement est la matrice même de l'existence du peuple. Le gestion du pouvoir ne doit donc en aucun cas sombrer dans la passivité car seul l'agir et le renouvellement maintiennent le peuple et le font se sentir concerné pour les hautes affaires de l'état. Ainsi, le gouvernement a un pouvoir effectif sur les hommes. Le gouvernement doit suivre un cycle, de la même manière que dans la nature. Pour se maintenir, il doit perpétuellement être mis en mouvement. Naître, mourir, et renaître, comme un sentiment amoureux très fort au début puis qui finit par s'estomper, enfin par s'évanouir, et que l'on retrouve plusieurs années après avec une nouvelle rencontre. D'ailleurs, Machiavel utilise un vocabulaire similaire tel que le « premier éclat ». Finalement, ce dont parle Machiavel ici, c'est d'attiser régulièrement la curiosité populaire au regard de ceux qui le gouverne. Un peu comme les élections présidentielles aujourd'hui finalement. Machiavel dit d'ailleurs plus loin : « Les magistrats qui ont gouvernés Florence depuis 1434 jusqu'en 1494 disaient à ce propos qu'il fallait tous les cinq ans se ressaisir du gouvernement ; qu'autrement, il serait très difficile de le maintenir. [...] Les hommes s'enhardissent à faire des tentatives contre l'ordre établi et à en médire, et c'est pour cela qu'il faut y remédier en

¹² A. Camus, *L'homme révolté*, p 363, Gallimard, Paris, 1951.

¹³ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live, Veut-on qu'une religion ou une république durent longtemps, il faut les ramener souvent à leurs principes*, Livre 3, chapitre 1, Gallimard, Paris.

ramenant le gouvernement à ses principes »¹⁴. L'analogie avec les élections n'est donc pas entièrement hors de propos. Il faut que dans le principe même des institutions, l'on trouve une règle qui ordonne, de manière auto-motrice, le bon déroulement d'un gouvernement qui se renouvellerait en fonction d'un cycle précis. Somme toute, on perçoit un rythme nécessaire et essentielle au bon déroulement de la politique. La politique, comme l'individu doit se mouvoir et se rendre active pour ne pas sombrer dans la conscience absurde. Il faut à tout prix tenter, par l'agir, de découvrir de nouvelles *Aventures*, pris dans le sens Sartrien du terme. Si l'action se révèle aussi importante, cela vient peut-être aussi du fait que d'abord, elle évite au plus grand nombre d'engendrer une réflexion trop poussée et menant inévitablement vers la conscience dangereuse politiquement du néant et de l'absurde de l'existence. Le renouvellement politique d'un gouvernement se révèle donc un moyen de masquer la fortune par le remplissage cyclique de l'existence du peuple grâce à des événements de premières importances, comme les élections présidentielles, ayant lieu tous les cinq ans. Machiavel a peut-être aussi compris qu'en créant des événements qui nécessitent des décisions populaires tels que les élections, la politique distribuait une forme de liberté suffisante et nécessaire, par l'expression même du choix individuelle, pour exalter une certaine forme de *sentiment d'aventure* en chacun. En fait, le gouvernement doit trouver des moyens pour interpeller ceux qu'ils dirigent. On pense à la formule de Koestler « *Excuse ma suffisance, mais crois-tu vraiment que le peuple soit toujours derrière vous ? Il vous supporte muet et résigné, comme il en supporte d'autres dans d'autres pays, mais il ne réagit plus dans ses profondeurs. Les masses sont redevenues sourdes et muettes, elles sont de nouveau la grande inconnue silencieuse de l'histoire, indifférente comme la mer aux navires qu'elle porte* ». ¹⁵ Il faut faire réagir les individus à la société dans laquelle ils vivent et les incorporer dans le débat social car si on les abandonne, ils se mettent bientôt à devenir indifférents. En définitive, un des principes les plus politiques qui soient, revient à ne pas laisser à la corruption le temps de faire des progrès et de se développer, en réactualisant sans cesse la participation des citoyens au projet de leur nation.

c) Machiavel affirme au chapitre 24 du livre 2 des *Discours* : « *Je répète donc comme une vérité incontestable et dont les preuves sont dans toute l'histoire que les hommes peuvent seconder la fortune et non s'y opposer ; ourdir sa trame, suivre ses fils et non les détruire. Ils ignorent quel est son but, et comme elle n'agit que par des voies obscures et détournées, il leur reste toujours l'espérance ; et cette espérance doit les soutenir, quelque infortune qu'ils éprouvent, quelques difficultés qu'ils aient à surmonter* »¹⁶. Ce texte se révèle d'un enjeu majeur pour notre propos. En effet, même si l'homme se retrouve totalement désespéré, il lui reste toujours l'espoir, même puéril, d'imaginer que ses actes n'ont pas été faits en vain. On rejoint ici les futures conceptions de Nietzsche ou de Hugo (les « *aéronautes de l'esprit* » et les « *travailleurs de la mer* »). Le but principal étant bien sûr de ne pas faire sombrer l'homme dans une passivité morbide et solitaire. L'espoir doit motiver l'acte, même si ce dernier pris dans une conception absurde du monde se révèle insipide. En effet, même si l'acte a peu de valeur, voir se révèle parfaitement inutile, il n'empêche qu'il demeure de première importance dans la survie des hommes. Machiavel n'a donc rien d'un monstre. Il faut espérer, à tout prix, car cela permet à l'homme de donner suite à ses actes ! Seul l'espoir permet à l'homme de poursuivre son entreprise avec l'infini. Ainsi, on peut dire de Machiavel qu'il est en quelque sorte un Prométhée politique, de par sa ruse, sa nature révoltée et sa démesure.

¹⁴ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live, Veut-on qu'une religion ou une république durent longtemps, il faut les ramener souvent à leurs principes*, Livre 3, chapitre 1, Gallimard, Paris.

¹⁵ A. Koestler, *Le zéro et l'infini*, p 83-84, Le livre de Poche, Paris, 1965.

¹⁶ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre 2, chapitre 24, Gallimard, Paris.

« Néanmoins, pour que notre libre arbitre ne soit pas étouffé, je juge qu'il peut-être vrai que la fortune est l'arbitre de la moitié de nos actions, mais qu'également elle nous en laisse gouverner à nous l'autre moitié, ou à peu près »¹⁷. L'important, c'est de ne pas se sentir étouffé et de faire le pari qu'il est possible pour nous de transcender en partie la fortune. Il faut croire à une transcendance de nos possibilités. C'est un projet démesuré mais absolument essentiel pour mener décentement une vie d'homme. « Je crois, je crois. Je crois, parce que ne pas croire, c'est devenir pareil au plomb, raide comme un gisant, à tout jamais inerte ; c'est se condamner à la déperdition »¹⁸.

La fortune Machiavélienne, comme l'absurde, paraissent être généralement des concepts totalement dominés par l'irrationnel. Pourtant, au terme de cette étude, ce qui nous frappe, c'est bien au contraire le réalisme extrême de ces termes chez Machiavel. L'irrationnel de la fortune et du hasard se veut ici tout à fait rationnel. L'enjeu politique est sérieux. Fortune et absurde ne doivent pas être considérés comme des termes archaïques et purement allégoriques mais bel et bien comme des réalités concrètes (bien qu'immatérielles et imprévisibles), auxquelles la politique doit sans cesse s'adapter. On comprend qu'une des préoccupations majeures de Machiavel se situe dans le fait de dégager des forces stabilisantes grâce à la politique. Pour Machiavel, l'état doit donc ordonner au mieux l'instabilité en exploitant même les moyens les plus vils pour le bien collectif. La préoccupation de la fortune et de l'absurde domine vraiment la pensée politique Machiavélienne. Il faut à tout prix résister aux forces incontrôlées de la fortune et du hasard. Pour Machiavel, l'homme d'état doit remédier à la nature par la loi. Ce qui laisse entendre que la nature brute serait mauvaise pour Machiavel. Mauvaise car destructrice. Or, cette considération sur l'essence mauvaise de la nature sera reprise par les écrivains existentialistes ayant pris conscience de l'absurdité à l'œuvre derrière le labeur humain, comme Houellebecq, Cioran ou Kundera. Ce qui ne fait que confirmer l'évidence de la modernité flagrante de l'auteur du Prince.

T. Walthert

¹⁷ Machiavel, *Le Prince*, p 118, chapitre 25, *Combien la fortune a de pouvoir sur les choses humaines*, Pocket, Paris.

¹⁸ H. Miller, *Sexus*, p 15, Livre de poche, Paris.